

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 11.

Pla. de los Suizos

DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

Reproduction interdite.

(T. El Flaco)

I

Le lundi 2 février 1903, à six heures du matin, cependant que là-bas, à 15,000 kilomètres du Chili, vous patangiez dans la neige fondante et la boue, notre expédition quittait Chiambarougo. C'est, à 150 kilomètres de Santiago, un petit village gris, aux maisons basses, entourées d'immenses avenues de peupliers et de collines pelées.

Nous étions MM. P. G. Waldner, (section Uto), A. Malsch, Th. Dérobert, A. Labra, un de mes élèves, deux « arrieros » et moi. (E-L. SALLAZ).

Les ascensions sont si rares dans la Cordillère, que je crois pouvoir affirmer que M. A. Labra est le premier Chilien qui ait fait de la montagne selon nos coutumes. Ses compatriotes vont aussi haut que possible à cheval ou à mule, voient de la neige, la touchent, la trouvent froide, s'étonnent et redescendent. Dans trois siècles d'ici, quand le Chili, au lieu de quatre millions d'habitants en aura quarante, l'alpinisme ou l'« andisme », comme dit élégamment un de mes amis, sera à la mode. On nous a pris, du reste, pour des détraqués incurables et un de nos

arrieros a déclaré que « les cavaliers étaient fous d'aller si haut, pas même pour chercher des mines. » On est très Tartarin-Sancho, ici, et on évite tout ce qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, peut fatiguer, faire transpirer ou troubler une douce quiétude : la marche, les pierres, la neige, l'eau froide, le grand soleil, comme nous évitons la poussière et les courants d'air.

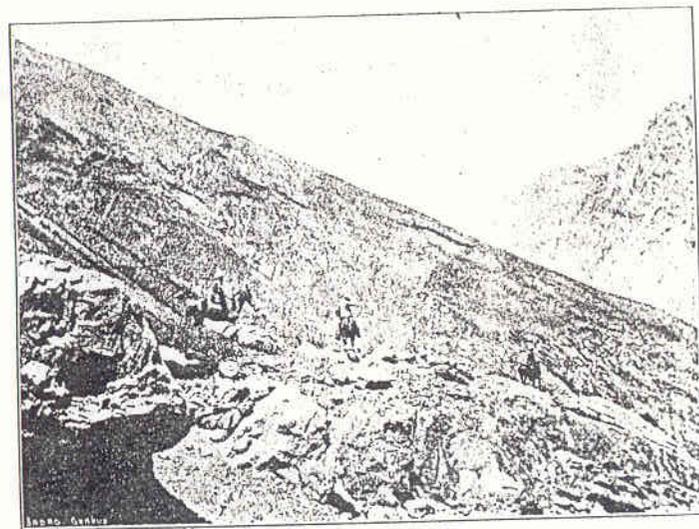
Nous montons de bons chevaux chiliens qui ne paient pas de mine, mais font sans broncher leurs douze lieues d'un jour, sur des routes où la poussière mesure un pied d'épaisseur ou dans les abominables sentiers des premières vallées. Deux mules nous suivent, chargées de la tente, des couvertures, des ponchos, piolets, corde, lanterne et provisions. C'est un gros bagage, car il s'agit de nourrir sept hommes pendant dix jours environ, dans un pays où l'on manque de tout moyen de ravitaillement. Enfin, un poulain, qu'on ne peut séparer de sa mère, trotte « tantôt devant, tantôt derrière ou sur les flancs », tel le doux et fanatique Pascalon escortant la délégation.

Au bout d'une heure, nous passons le village de *Tinguiririca*, d'où nous marchons directement vers la Cordillère, sur une belle route, bordée de mùriers sauvages dont personne ne cueille les fruits. Bientôt c'est le confluent du *Río Claro* et du *Río Tinguiririca* que nous remonterons presque jusqu'à sa sortie du glacier, au pied du sommet du même nom, (4500 mètres).

Un dernier village, *La Punta*, avant de traverser d'un temps de galop une vaste plaine d'alluvions, *Los Llanos*, sorte de presqu'île terminée au confluent des deux fleuves qui l'enserrent et qui plus haut sont

séparés par une chaîne où graduellement on passe des collines aux sommets de 3000 mètres.

Nous ne rencontrerons plus que quelques « ranchos » à la Rufina, à la Guardia, où un poste est établi pour le contrôle des sacs de minerai de cuivre qui arrivent des mines de *Las Choicas* en Argentine.



DANS LA VALLÉE DE TINGUIRIRICA.

A la Guardia la route dite carrossable cesse ; c'est le sentier qui commence, l'infâme sentier rocailleux, hérissé de plantes épineuses, de cactus, de « quillayes », de « quiscos » où bourdonnent des essaims d'insectes, des taons, des mouches, des guêpes de toutes tailles et de toutes couleurs. On trouve de gros lézards verts, des tourterelles, et, le matin, autour des vieux arbres, on voit voltiger des bandes de

petits perroquets qui piaillent de façon assourdissante.

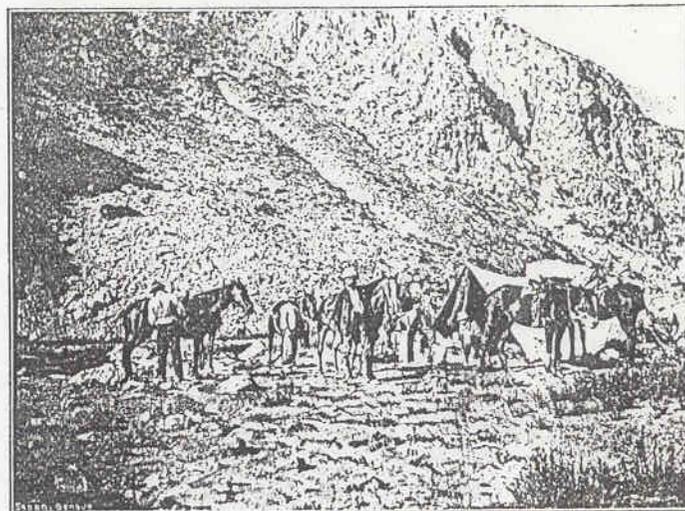
Nous passons la nuit en un lieu appelé *La Bodega*, sous un beau quillai, au bord du fleuve qui roule à quelques mètres de nous ses flots gris et puissants où s'entrechoquent des blocs de rochers qu'il entraîne. Le soir, après un bain à 13 degrés centigrades, nous restons longtemps couchés sur le sable fin, semé de paillettes d'or, pendant qu'un arbre entier brûle. La forêt est pleine d'ombre, et le fleuve emporte des reflets sanglants de rameaux tordus par la flamme. Le seul incident désagréable de tout notre voyage se produisit là, tandis que nous regardions la lune monter dans le ciel noir et qu'au loin glapissait quelque renard dans les taillis. Est-il pour un chasseur plus grand malheur que perdre son fusil ? pour un cavalier sa monture ? et pour un fumeur sa pipe ? La mienne disparut en cette nuit si belle au milieu des cailloux descendus des hauteurs, elle s'en fut sans doute jusqu'au Pacifique où les lames, peut-être, la brisèrent contre les écueils. Je m'en fis une autre dans une branche de saule, œuvre grossière et primitive, semblable aux premiers essais artistiques des populations indigènes.

Mardi 3 février, vers 5 heures du soir, nous établissons notre camp à *la Vega del Flaco*. C'est une plaine désolée où agonisent quelques herbes. Le Tinguiririca, encaissé dans une gorge profonde, mugit sourdement, et sur la rive droite, à côté du fleuve aux eaux glacées, il y a des sources sulfureuses et thermales de 89 degrés. On peut en même temps se brûler une jambe et geler l'autre : c'est exquis. Sur le bleu pâle du ciel, on devine quelques pointes neigeuses ; *le Horno de la Vieja* qui ressem-

ble étrangement à la Tour d'Aï, et la *Punta de la Herrera* où nous comptons faire nos débuts.

Le jour suivant, nous allons camper dans *le Cajon de la Herrera*, en un lieu aimable, sur une pente

4 Feb. mercredi

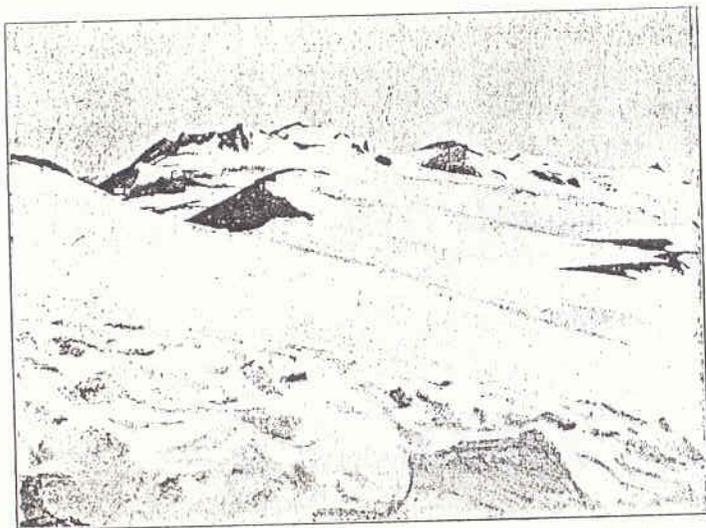


PRÉPARATIFS DE DÉPART (VEGA DEL FLACO).

semée d'épines variées et couverte de petits éboulis. On dresse la tente ; la salle à manger et la cuisine sont près d'une cascade, à quelque 30 mètres plus bas, et le vent nous en apporte la fumée ; on se croirait dans l'Olympe !

Étrange couche sur des cailloux qui peu à peu, descendent avec nous dans la vallée. Nous nous calons avec des piolets, des cordes, des selles ; mais décidément ces lits mobiles ne sont pas recommandables.

En attendant la nuit, nous avons examiné le chemin à suivre le lendemain, au moins pour le début de l'ascension : monter par le glacier, les névés et les pierriers jusqu'à l'arête qui va de la Punta de la Her-



CERRO TINGUIRIRICA (ENV. 4500 m).

Lado S.E. del
 X era au Horno de la Vieja ; prendre la pente de neige près du petit gendarme, (visible sur la photographie en-dessous de la rimaie), aller rejoindre le rocher au pied du second sommet, et, par l'arête de neige ou de glace, arriver au sommet principal (environ 4500 mètres). Les altitudes données pour cette première course sont approximatives et relatives à la hauteur du *Tinguiririca*. Nous n'avons pu nous procurer, comme pour notre course au *Plomo*, un baromètre à compensation. L'eau entrant en ébullition vers

86 degrés, nous a permis d'évaluer plus ou moins exactement la hauteur de la *Punta de Los Suizos* (entre 4300 et 4400 mètres), où nous sommes arrivés deux jours plus tard. ✓ *5 Feb*

A 2 heures du matin, le jeudi, nous partons : MM. Malsch, Waldner, Labra et moi. Notre compagnon Dérobert, en bon Chilien, originaire de Carouge, ne monte qu'autant que son cheval le porte ; il nous accompagne de ses vœux de réussite, mais ne quittera pas le camp : « Il faut bien, dit-il, que quelqu'un reste avec les arrieros ».

2
 Nous avons eu tort d'attaquer cette montagne par la face nord, qui n'offre que peu de glacier, pas de rocher, mais en revanche, quelques névés et surtout des pierriers interminables. Nous avons grimpé jusqu'à 3 heures de l'après-midi, pour nous arrêter près de l'arête et loin du sommet. Il aurait fallu camper en cet endroit et continuer le lendemain ; mais trompés par la distance, nous comptions être au sommet dans la matinée et nous n'avions que peu de provisions. D'autre part, les nuits sont fraîches dans la Cordillère, à cause des vents réguliers qui soufflent de l'Océan ; rien à brûler, pas de couvertures, pas de tente... le retour était préférable. Notre jeune ami Labra s'est admirablement comporté pendant cette première ascension ; sans idée aucune de la montagne, sans entraînement, il ne s'est arrêté que quand nous avons fait halte ; il a toujours marché second, sans un mot, sans une plainte, et pourtant cette montée était atroce.

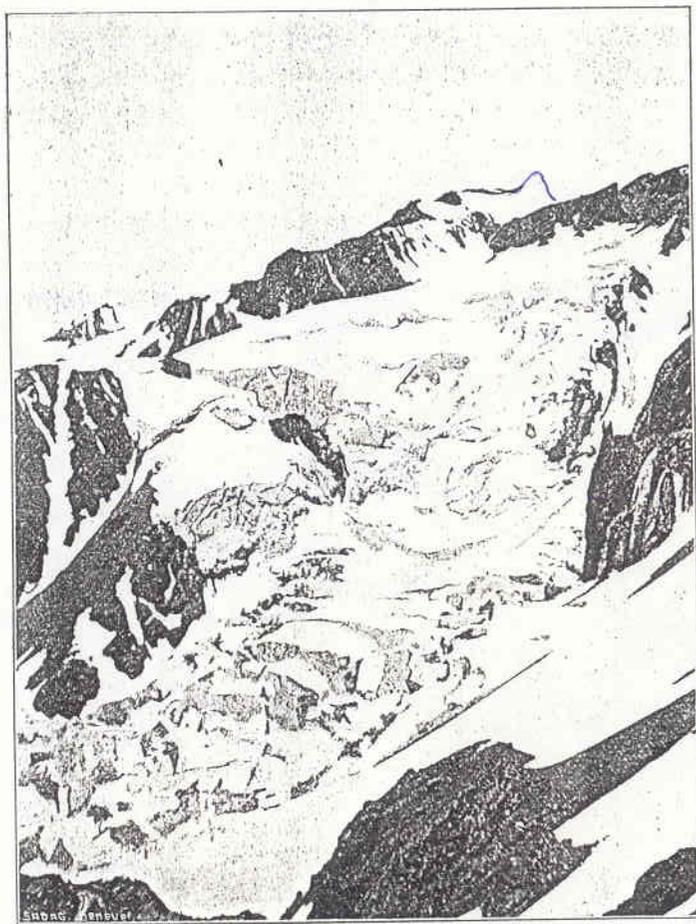
Il en a gardé un si mauvais souvenir qu'il a refusé de nous accompagner dans notre course suivante.

En glissades, nous fîmes les deux tiers du chemin,

et vers 7 heures, nous étions au camp, fatigués, mais avec la douce perspective d'une nouvelle et bonne nuit sur nos cailloux et nos épines.....

Vendredi 6 février, nous couchons à « *Las Yeguas* », au bord du fleuve où nous prenons un bain à cinq degrés. Dans la chaîne qui va du *Tinguiririca* à la plaine du *Flaco*, nous choisissons un joli sommet de 4200 mètres environ, qui ressemble assez aux Rochers de Naye vus des Avants.

Samedi après-midi, nous traversons le fleuve à cheval. Les arrieros nous accompagnent et nous maudissent. Nous montons par des pentes couvertes d'aillêts sauvages jusqu'aux premiers névés où nous allons passer la nuit. Un des arrieros redescend avec nos chevaux, le second reste avec nous, et demain matin rentrera au camp avec nos couvertures et son cheval. La nuit tombe, la vallée est dans l'ombre : bien loin, une petite lueur, c'est le feu du campement, et un bruit puissant et confus, la voix du fleuve qui roule dans une gorge. Au bord du névé, il y a des sources qui chantent ; le vent emporte quelques nuages roses, les étoiles s'allument, c'est la nuit. Il ne fait pas froid, la montagne nous couvre ; à peine un souille d'air glissant dans la vallée vient nous effleurer par instant, et un grand calme règne. La conversation languit, un de nous s'endort, puis un autre : je veille seul. Une plainte étouffée sort d'un repli de terrain près de nous : c'est Pancho notre arriero qui a froid dans le trou où il s'est tapi. Et les heures lentes passent, je ne puis dormir, j'écoute le silence solennel de la montagne ; les sources ne chantent plus sous les pierres, mais la grande voix du fleuve gris monte plus majestueuse de la vallée. Les étoiles s'inclinent vers les crêtes qui nous dominent ; l'une



GLACIER A LA « PUNTA DE HERRERA ».

d'elles tremble au bord de l'ombre et disparaît tandis que montent du sein des vallées inconnues d'autres astres, d'autres mondes, d'autres soleils.

Vers deux heures du matin, dimanche 8 février, après le cacao inévitable, nous partons. Pancho se roule dans nos couvertures et reprend son rêve. A quoi peut rêver cette intelligence primitive, quels songes agitent cette âme simple et se reflètent sur ce visage sans expression ? Un moment, il murmure qu'il a froid, très froid..... et il rêve peut-être aux journées d'été dans la plaine, quand il neige de la lumière entre les feuilles des peupliers et que des chevaux passent au galop sur la route embrasée, devant le rancho brun, couvert de paille.

Sur la longue pente de neige, vibrante sous les souliers, les trois Suisses avancent à la corde et à la lanterne qui dessine des ombres folles. La marche est agréable, il fait doux ; dans l'obscurité se dresse au-dessus de nos têtes la masse de la montagne où nous allons. Jamais, probablement, ces solitudes n'ont vu le spectacle étrange de trois individus qui grimpent lentement, comme avec mystère, et les grands sommets s'étonnent, penchés sur la vallée, et les étoiles regardent curieuses, avant de s'enfuir à l'occident devant le jour qui va naître.

Parfois il faut tailler sur des coulées de glace, la pente augmente et le vent fraîchit. Nous longeons la base de la montagne pour ne pas attaquer le rocher que nous supposons mauvais. En plein jour, il doit tomber des pierres de là-haut, mais vers quatre heures du matin, tout repose. Nous arrivons sur un plateau où la neige présente un phénomène bizarre ; des trous de 30 à 40 centimètres de profondeur, séparés par de fines arêtes et de petits sommets coniques. Ce

ne sont pas encore les véritables « pénitents », si nombreux sur les flancs argentins de la Cordillère, mais c'est la même formation. Plus nous montons, plus s'accroît cette disposition. Sur les pentes rapides, ces trous qui dépassent 50 centimètres de profondeur, donnent à la marche une sécurité absolue, mais la ralentissent considérablement. Si l'on évite de descendre dans les trous et qu'on suive les minces arêtes de neige, elles s'écroulent et le travail est le même. Nous comprenons les difficultés que les pénitents présentèrent aux Allemands qui, il y a une dizaine d'années, ont par deux fois essayé l'Aconcagua. L'un d'eux me contaît que lors de la seconde ascension, ils ont été forcés de se frayer à la hache un chemin entre les pénitents, et sur un espace de trois kilomètres. Cette traversée leur prit quatre heures. J'ai vu une photographie faite à la Laguna Congelada par un des infortunés, aux prises avec des cônes de glace plus hauts qu'un homme. La cause de ce phénomène particulier à la Cordillère est inconnue; les pénitents paraissent soumis à des mouvements peut-être analogues à ceux des glaciers; lors de la première expédition à l'Aconcagua, les Allemands ont trouvé de petits pénitents de neige semblables à ceux que nous foulions dans le massif du Tinguiririca, et l'année suivante un champ d'énormes pénitents de glace.

À l'aube, nous avons laissé à gauche notre sommet, nous montons toujours dans la neige pour aller prendre un grand névé qui descend de la face est de la montagne. Les innombrables pointes de la Cordillère argentine se dessinent en gris-bleu sur le jaune faible du ciel; l'aurore est courte, tout s'éclaire, les neiges étincellent, les sommets sortent de la brume,

le soleil apparaît entre deux fines aiguilles qui dominent un grand sommet blanc, très loin au-dessus des pampas où vient mourir le vent de l'Atlantique. « Je crois que cette fois nous l'avons », murmure fréquemment le chef de course. Et de fait, nous sommes mieux entraînés, nous avons eu soin de dormir très haut, et nous regrettons vivement que M. Labra n'ait pas voulu nous accompagner. À cette heure, étendu sous la tente, aux côtés de notre collègue Dérobert, qui traite la montagne avec autant de mépris que Voltaire le Canada, il dort près du fleuve dans la lumière blonde du matin.

Enfin une jolie arête. Les rochers bruns, teintés de vert, sonnent sous le piolet et facilement s'écroulent. Pas un passage difficile: d'un côté l'abîme profond, de l'autre quelques couloirs assez rapides, mais l'arête est large, nous montons joyeusement parmi ces blocs instables que le temps a vert-degrisés. Par endroits, on foule des cailloux plats, sonores comme des plaques de fer; tout ce massif est d'origine volcanique, le Tinguiririca dresse vers le ciel son ancien cratère rempli de neige; mais les roches éruptives reposent depuis longtemps; depuis longtemps les flancs de ces montagnes ne grondent plus et la glace recouvre peu à peu les volcans endormis ou assoupis peut-être.

À sept heures du matin, nous sommes au sommet. Une vaste plateforme coupée à pic sur la vallée, descend en pente douce du côté nord. L'ascension par ce côté-là serait aussi insupportable que notre grimpe d'avant-hier. Les eaux de ce versant vont rejoindre plus bas le Tinguiririca, près d'une gorge obscure, où grimpent des lianes impénétrables, la *Quebrada del Membrillo*.

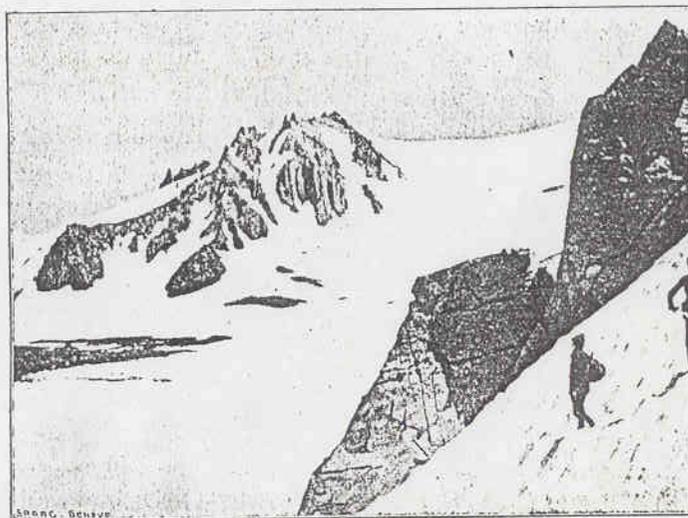
C'est sans doute la première fois que ce sommet reçoit des visiteurs ; aucune trace humaine, aucun de ces détritiques qui presque toujours souillent les sommets de nos Alpes ou leurs environs immédiats. Les pierres sont dans la position où les siècles les ont placées ; des lichens y poussent et, par endroit, on trouve des pistes de guanacos et des traces de condors qui se sont reposés sur les rochers.

La vue est superbe, mais nous ne sommes pas en pays de connaissance, l'œil se perd dans la contemplation de mille cimes tour à tour bleuâtres ou vibrant dans un frisson de neige. Les vallées s'entrecroisent à l'infini : tout est vert, blanc et bleu.

Après le déjeuner, Waldner plonge religieusement son thermomètre dans l'eau du thé, il prononce un « 86 degrés environ, je ne ré ponds pas de la perfection de l'instrument », puis il tire de sa poche un agenda couvert de chiffres et de formules et gravement il calcule. « Nous devons être, dit-il, entre 4300 et 4400 mètres. » Personne ne le contredit : magister dixit, et, connaissant notre altitude, nous baptisons solennellement notre première conquête. Le nom de *Punta de los Suizos* (Pointe des Suisses) fut adopté à l'unanimité et mon petit drapeau fut fixé par des épingles au manche d'un piolet. Puis vint la cérémonie du steinmann : les pierres plates semblent faites exprès pour cet usage. En quelques minutes, la petite tour s'éleva d'un mètre au-dessus de l'arête. Nous avons mis, au centre, dans une boîte bien fermée, un triple document en français, en espagnol et en anglais, contenant tous les détails de l'ascension, les noms, les dates et nos adresses..... mais qui sait quand un voyageur aura la curiosité de monter de la vallée voir ce qu'est ce petit tas de pierres qui dé-

passé le sommet ? Peut-être qu'un jour ce papier sera lu par quelque alpiniste qui nous informera de son ascension, mais quand, mais quand ?.....

Nous flânons longuement et le temps passe. En deux ou trois heures, nous pourrions être au som-



DESCENTE DE LA « PUNTA DE LOS SUIZOS » (ENV. 4400 m).

met du Tinguiririca, mais nous sommes si bien au soleil, étendus sur les pierres à regarder le spectacle toujours nouveau des montagnes qui jaillissent des glaciers et de l'ombre des vallées. Cependant, vers dix heures, la voix de la raison l'emporta sur les conseils fallacieux de la rêverie et du repos. Il fallait nous mettre ce jour-là un second sommet sous les pieds, du moins c'est ce qu'affirma le chef de course, et nous avons obéi.

Adieu, Punta de los Suizos, tu n'es ni très haute ni très terrible ; tu ne feras pas époque dans l'histoire des ascensions ; mais nous garderons de toi un souvenir ému ; nous penserons souvent aux heures de bonheur, de paix et de concorde que tu nous a données. Nous ne nous reverrons probablement jamais, mais ton image si belle est un lien de plus qui resserrera notre amitié, et quand il aura neigé sur nos têtes, nous parlerons encore de toi comme d'un souvenir, presque d'un rêve très effacé et très lointain.

Nous voici maintenant parmi les éboulis et bientôt de nouveau dans un champ de pénitents. Au gros du jour, il fait chaud, la réverbération est violente et les coups de soleil menacent. Par bonheur, Malsch extrait d'une de ses profondes un vieux reste de Sêchchaye qui y dormait depuis l'année précédente, après avoir fait son devoir à la Verte. Nous nous chinons et ce changement de couleur stupéfia nos arrieros à notre arrivée au camp.

Sans difficulté, par de gentils couloirs de neige et quelques varappes dans du rocher, qui, par exception, offrent de belles prises, nous atteignons un second sommet. Steinmann, baptême : Punta Labra, en l'honneur de notre élève. Puis, comme le temps presse, nous descendons par la paroi qui regarde la vallée, un peu de voltige sans danger, le rocher est excellent. Nous arrivons à la neige et alors commencent ces ineffables glissades sur une pente raide qui se termine par un plateau. En quelques minutes, nous sommes près de la dernière ondulation qui descend jusqu'au fleuve. L'un de nous qui s'est attardé au pied du rocher, n'est qu'un point noir qui nous rejoint comme une trombe, dans un nuage de neige qui étincelle. Une cascade puis un petit lac

encaissé entre des pentes vertes qui s'y reflètent ; quand passe un souffle de vent, des vagues minuscules s'élèvent, frissonnent et sont emportées en poussière glacée où le soleil met des arcs-en-ciel d'un instant.

La descente jusqu'au fleuve est assommante ; nous roulons avec les pierres à travers des touffes de chardons et je pense à plusieurs de mes amis qui seraient là à leur place. Enfin, jurant et maudissant la montagne, nous arrivons au bord du Tinguiririca. En une demi-heure de marche, nous sommes au gué où les chevaux doivent venir nous prendre. J'éprouvai en traversant le fleuve à cheval, une étrange sensation de vertige : l'eau plus haute à la fin de l'après-midi par la fonte du glacier, arrivait au poitrail des chevaux ; il fallait plier les jambes sur la selle, et il me semblait que je dérivais avec ma bête, car le courant était fort. Nous touchions heureusement l'autre rive, mais si le fleuve eût été plus large, je crois que j'y tombais.

Le soir, après le bain, le changement de costume et un diner luxueux, car nos amis avait tué un mouton, nous avons discuté, — ad usum discipuli — les causes de la Révolution française.

Nous quittons Las Yeguas lundi matin 9 février. Pendant notre voyage de retour nous rencontrons de grandes troupes de mules qui vont, chargées de sacs de minerais, des mines de Las Choicas, en Argentine, où j'étais trois semaines auparavant, à Tinguiririca, et de Tinguiririca, elles montent de gros paquets de bois pour construire les baraquements des mineurs. Souvent, au détour d'un sentier, on entend le tintement grêle d'une clochette qui annonce l'arrivée d'une troupe de mules ; la première, montée par un